1789

Rés. 12630
Cas
7f
G 716

Messe
Nationale parisienne
par
M. Richard du Puy

FRC 12030
Case
FRC
17966

MESSE NATIONALE PARISIENNE.

PAR M. RICHARD DU PIN,
Commandant en ſecond des Volontaires de la Baſtille.

JUIGNÉ, (*au pied de l'Autel.*)

AU nom de la Nation, du Roi, & de la Loi, plus puiſſante encore.

UN CITOYEN.

Cela doit être.

JUIGNÉ.

Je ferai tout ce qu'on voudra.

UN GARDE-FRANÇOISE.

Vous ne diſiez pas cela au mois de Juin, lorſque vous cherchiez à tromper le meilleur & peut-être le plus vertueux des Rois que la France ait jamais eu.

JUIGNÉ.

C'eſt vrai; cependant, Seigneur, diſtinguez-

THE NEWBERRY
LIBRARY

moi des vils Ariſtocrates qui vouloient faire de Paris un monceau de cendres & de cadavres : vous ſçavez que je ſuis un bon homme.

D'EPRÉMENIL, (*d'un air de mépris.*)

Soit ; qui vous dit le contraire ?

JUIGNÉ.

O Dieu ! qu'éprouvé-je ! Mon ame eſt dans le trouble & l'épouvante.

LA LIBERTÉ.

Soyez tranquille ; le Peuple François, quelque violente que ſoit ſa colere, n'en veut qu'à ceux qui ont fait le mal de gaieté de cœur.

JUIGNÉ.

Seigneur, faites que l'on ſe contente des têtes qu'on a fait ſauter avec raiſon dans les diverſes parties du Royaume.

UN GARDE-SUISSE.

Oui, après qu'on nous aura abandonné celle du traître Bezenval, qui a vendu, de la maniere la plus indigne, les privileges ſinguliers que nous avoient accordés nombre de Rois de

France, dans des temps de trouble & d'anarchie.

JUIGNÉ, (*au* Confitéor.)

Mes freres,

Je confeſſe, au nom du Clergé & de la Nobleſſe, dont je vous conſeille de toujours vous défier, malgré leurs conceſſions plus faſtueuſes que ſinceres, que le Peuple de Paris a fort bien fait de ne pas s'attacher à la moutarde le 12, & ſur-tout le 14 Juillet dernier; car ſon rôle n'eût été rien moins que brillant, ſi Broglie & ſes infâmes compagnons d'armes euſſent eu le temps d'exécuter leurs déteſtables promeſſes. Ce ſont des ſots, de grands ſots, de très-grands ſots. Quant à moi, content des coups de pierre dont on m'a régalé plus que libéralement, je prie Meſſieurs les Membres de l'Aſſemblée Nationale, de vouloir bien oublier mes torts, & engager la Nation à me les pardonner pour toujours.

L'ABBÉ MAURY, (*hauſſant les épaules.*)

Pauvre Juigné, que vous connoiſſez peu vos Compatriotes, ſi vous les croyez capables de ſe ſouvenir vingt-quatre heures de ſuite de l'injure la plus grave!

JUIGNÉ, (*montant à l'Autel.*)

Tant mieux, car ſans quoi, l'exemple de Foulon, Berthier, Fleſſelles, me faiſoit trembler. (*Baiſant l'Autel.*) Seigneur, pardonnez à ceux qui ont purgé la terre de l'infâme Launey, qui répandit le ſang de ſes Concitoyens, qu'il eût pu conſerver, en conciliant à la fois ce qu'il devoit au Roi, ainſi qu'en a agi le brave Sombreuil avec ſes Invalides.

UN CITOYEN, (*avec colere.*)

Périſſent ainſi tous les ſcélérats qui font le mal pour le plaiſir ſeul de le faire !

JUIGNÉ, (*au* Kyrie, eleyſon.

Paris, calmez votre colere.

LE CITOYEN.

Cela nous regarde.

JUIGNÉ.

Bretons, ſoyez tranquilles, Breſt eſt en ſûreté.

UN BRETON.

Graces à la fuite d'Hector & de quantité de Nobles auſſi hautains que lui !

JUIGNÉ.

Francs-Comtois, ménagez les châteaux de votre belle Province.

LE COMTOIS.

Dites votre Meſſe.

JUIGNÉ, (*au* Gloria.)

Gloire à la France, qui va devenir la Puiſſance la plus reſpectable de l'Univers, ſi ſon vertueux Souverain ſçait faire un ſage uſage de ſes forces, & paix dans tout le globe, ſi les hommes peuvent ſe perſuader que la guerre, même la plus heureuſe, eſt un fléau pour celui qui eſt obligé de la ſoutenir. Nous vous louons, braves Citoyens de toutes les Provinces du Royaume, qui avez eu la noble fermeté de vous roidir contre les entrepriſes des Grands qui environnoient Louis XVI; nous vous béniſſons ſincérement, vous autres vrais Eccléſiaſtiques; car dans le fond le haut Clergé ne tournoit nullement au ſoulagement des malheureux, les énormes ſommes que la plupart de ſes Membres tiroient de leurs immenſes Bénéfices, dont on a bien fait de défendre la cumulation ſur une

ſeule tête, ſouvent folle. Bonne Genevieve, vous qui ſçaviez tous les complots que l'on tramoit dans le ſilence à Verſailles contre la bonne Ville de Paris, continuez de la conſerver, comme vous l'avez fait, lorſque vous avez inſpiré à ſes Citoyens, qui n'avoient point cent fuſils le 12 Juillet, d'en aller chercher, ainſi que de l'artillerie, aux Invalides & à la Baſtille, cette fortereſſe infâme, ſi célebre dans les faſtes miniſtériels, que Voltaire appelloit à ſi juſte titre *le Palais des Vengeances*, & dont la priſe a paru ſi étonnante, lorſqu'on nous l'annonça dans l'Aſſemblée, que les plus fermes Membres de l'ariſtocratie en perdirent ſubitement la parole.

MAURY.

On l'auroit perdue à moins.

JUIGNÉ, (*ſe tourne vers le Peuple.*)

Que le courage ne vous abandonne jamais.

LE PARISIEN.

Il faudroit que nous fuſſions bien inſenſés de craindre, après avoir tant fait pour la liberté de notre Patrie !

JUIGNÉ, (*à l'Epître.*)

Mes freres,

Je conviens que vous avez beaucoup fait, mais qui vous répondra que la Capitale & quantité de Provinces ne renferment point encore quelques-unes des créatures des infâmes qui se sont évadés pour vous trahir, & vous faire tomber dans des pieges d'autant plus dangereux, que vous ne vous défiez point d'eux? L'aristocratie (par ce terme, je comprends le Clergé, la Noblesse & les gens riches du Tiers) est un monstre à mille têtes, que vous ne pourrez jamais détruire qu'en y appliquant le fer & le feu. Cette expression paroîtra peut-être un peu forte à certains esprits accoutumés à croire que la Religion doit nous faire une loi de tout pardonner; mais, dans un moment comme celui où nous nous trouvons, tout doit être permis, pourvu qu'on donne un conseil Citoyen.

LE BRETON.

Diable! pour un Prélat, vous êtes généreux.

JUIGNÉ.

J'ai toujours aimé mes semblables; mais il

eſt ſi difficile, dans le ſéjour empeſté de Verſailles, d'être Courtiſan & ſenſible à la fois.

MAURY, (*avec impatience.*)

Treve là-deſſus : le Peuple eſt déjà aſſez inſtruit, ſans lui fournir encore des lumieres ſur ce lieu d'horreur.

JUIGNÉ.

J'ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTOIS.

A la bonne heure ; mais ſouvent toutes les vérités ne ſont pas bonnes à dire.

JUIGNÉ, (*à l'Evangile.*)

En ce temps-là, & il n'y a pas long-temps, il y eut un Contrôleur - Général qui vint en Cour dans le deſſein de raccommoder les affaires, en faiſant les ſiennes, s'entend : ce perſonnage étoit Calonne, homme d'eſprit, mais auſſi ſcélérat que le bon Dieu eſt Saint. Quels moyens croyez-vous qu'il employa pour combler un

déficit immenſe qu'il avoit en quelque ſorte creuſé lui-même, en ſe prêtant au goût que certaines gens, dont il avoit beſoin pour ſe maintenir, avoient pour la dépenſe ? Il fit connoître au Roi mille & mille abus, lui cacha, comme de juſte & de raiſon, la vraie cauſe du déſordre des finances, & lui perſuada d'aſſembler ſes Notables. Ceux-ci croyant bonnement qu'on vouloit connoître le mal, ne manquerent point de l'indiquer ; mais au lieu de le guérir, ils indiſpoſerent les Cours Souveraines. Celles-ci, qui euſſent tout ſigné, ſi on ne leur eût rien demandé, s'oppoſerent à ce que chacun payât également, & demanderent les Etats-Généraux, bien perſuadées que le Souverain ſe garderoit bien de les aſſembler : mais elles furent trompées dans leur attente, & elles finirent par perdre ce qu'elles vouloient conſerver, peu importe à quel prix. Le Roi qu'on vouloit tromper, le Peuple dont on vouloit faire une victime, furent les ſeuls qui y gagnerent ; l'un y acquit un milliard de revenu, un million de ſoldats, vraiment déterminés à périr pour la défenſe de leurs foyers, de bons Miniſtres & des amis ; l'autre devint libre, & n'eut plus d'autres maîtres que la Loi, & des Soldats intéreſſés à la ſoutenir.

Le Breton.

Louange aux Héros qui sont morts pour nous procurer un tel bonheur.

Symbole.

Je crois, quoiqu'Ecclésiastique, en mon ame & conscience, que c'est une sottise d'envoyer à Rome la premiere année de nos revenus, d'aller demander au Pape des dispenses pour les Mariages, & de recevoir ses Bulles comme des oracles sacrés. Je crois que tous les Ordres de Moines, mâles & femelles, cloîtrés & non cloîtrés, noirs, blancs, bruns, chaussés ou déchaussés, riches ou mendiants, doivent être regardés comme une vermine dangereuse, & qu'il faudroit les supprimer. Combien d'entr'eux, les jeunes sur-tout, sauteroient & danseroient, si on leur accordoit cinquante louis de pension chacun, comme cela seroit possible ! Je conviens que les gros Bonnets ne seroient pas trop contents, mais qu'y faire ? Je crois que le casuel des Paroisses devroit être anéanti, sauf à donner aux Curés, Vi-

caires & autres Prêtres, pour les indemniser, des appointements assez honnêtes pour les obliger à faire leur métier avec la décence qui convient aux Ministres du Très-Haut ; car enfin, on dira ce qu'on voudra, il est honteux pour un pays comme la France, & dans un siecle sur-tout où les Arts & la saine Philosophie ont fait tant de progrès, de ne pouvoir se marier, mourir même, sans être obligé de payer mille & mille droits aussi absurdes qu'onéreux ? Je crois enfin que les pauvres Curés de campagne, qui ont joué un si beau rôle dans l'Assemblée Nationale, devroient jouir, peu importe le Diocese, d'au moins quinze cents francs par an, & d'une pension relative à leur zele & à leurs services Apostoliques, quand ils seroient obligés de se retirer.

MAURY.

Les Dîmes sont plus que suffisantes, avec les biens immenses des Ordres Religieux, pour subvenir aux dépenses que vous indiquez pour rendre le Clergé plus heureux & plus digne de nos respects.

JUIGNÉ,

(*offrant le pain qui doit être consacré.*)

Recevez, Seigneur, l'offre sincere que je fais de chasser d'auprès de moi cette multitude d'Officiers de toute espece, qui me feroient passer pour un Prince, si tout le monde ne sçavoit pas que je ne dois qu'au Roi seul le haut rang où j'ai été élevé, malgré tous les motifs que je devois avoir de croire que jamais je ne posséderois le titre d'Archevêque d'une Capitale telle que Paris.

D'EPRÉMENIL.

Que votre pauvre conscience cesse d'être timorée ! Vous n'êtes pas le seul dans la Robe, dans l'Epée & dans la Calotte qui ont obtenu plus qu'ils ne sont en état de remplir.

JUIGNÉ,

(*mettant le pain & l'eau dans le Calice.*)

Puissante Assemblée Nationale, dont le courage a été inébranlable, malgré l'ignorance & l'incertitude des moyens qu'emploieroient pour

notre sûreté les honnêtes Citoyens qui nous ont confié leurs intérêts délicats, continuez, puisque vous commencez avec tant de vigueur à porter la hache sur tous les abus que vous pourrez connoître : il en est de tant d'especes !

LE BRETON.

Le plus grand & le plus difficile étoit de forcer les Ordres privilégiés à croire que chaque homme, étant pêtri du même limon, il ne doit y avoir de distinction entre les individus que celle que doivent naturellement y mettre le courage, la fortune & le vrai génie.

JUIGNÉ, (*offrant le Calice.*)

Seigneur, je vous jure que je ne suis nullement mécontent que le mérite soit la seule voie pour parvenir ; je suis même indigné qu'il se trouve des êtres assez osés, assez impudents, pour laisser entrevoir qu'il suffit d'être né Gentilhomme pour remplir décemment une dignité éminente ; qu'il faut même avoir au moins quatre bons degrés pour obtenir le bâton de Maréchal de France. Eh, bon Dieu ! Chevert, Duguay-Trouyn, Jean Barth, Duquesne

eurent-ils besoin de cette foible ressource pour servir utilement l'Etat, & vaincre nos ennemis ? Encore si le courage & les talents se transmettoient avec la naissance ! mais, Seigneur, vous le sçavez, combien de ces Nobles, de ces hommes fiers & arrogants doivent le jour aux Laquais & aux Cochers de leurs vertueuses meres ?

Le Garde-Françoise, (*d'un air ironique.*)

Il est si doux de prouver à un bel homme, que le malheur condamne à la servitude, que tous les hommes sont égaux entre deux draps?

Juigné, (*au* Lavabo.)

Au reste, Messieurs, que les choses tournent comme elles voudront, je me lave les mains, & je me joindrai toujours dorénavant du côté du Peuple, qui d'ailleurs est le plus fort, & qui paroît ne pas l'ignorer. Qu'on ne me confonde pas seulement avec ceux qui ont voulu bouleverser la France, Princes & autres, car ceux qui me connoissent à fond, sçavent que je suis incapable de partager leurs forfaits. Trompé par les apparences, sollicité par de

mauvais Citoyens, j'ai fait une sottise, mais j'en ai été cruellement puni. Gloire cependant à ceux qui, en me remettant dans mon bon chemin, ont forcé mes Confreres à croire que nous ne sommes plus dans ces temps fortunés, où le Peuple, les Grands même avoient la sottise de nous abandonner leurs biens pour une Lettre-de-change payable en Paradis.

LE GARDE-SUISSE.

C'est votre faute, Monseigneur; pourquoi le Clergé a-t-il toujours voulu primer sur la Noblesse?

JUIGNÉ, (*s'inclinant au milieu de l'Autel.*)

Ah! Monsieur le Garde-Suisse, ne m'affligez point davantage; je le suis déjà assez de sçavoir que les deux tiers de vos cantons sont Protestants.

MAURY.

Gare que l'Edit des non-Catholiques ne produise le même effet en France!

JUIGNÉ, (*se tournant vers le Peuple.*)

Prions, mes Freres, que la tolérance poli-

tique de Brienne ne nuiſe point tôt ou tard à la Religion.

LE CITOYEN.

Que le Clergé ſoit décent dans ſes mœurs, ſobre à table, chaſte au confeſſionnal, vraiment ſenſible aux malheurs des Pauvres, inſtruit à fond de ſes devoirs, & prudent lorſqu'il s'agira de matieres théologiques, je vous réponds de la prédomination du Culte de la primitive Egliſe.

JUIGNÉ, (*tout bas.*)

Je le deſire, plus que je ne l'eſpere.

Secrete.

Pauvres Princes du ſang, qu'êtes-vous devenus depuis le 17 Juillet ? Etes-vous dans les Pays-Bas ? On vous en aura chaſſés. A Spa ? Qu'iriez-vous faire dans ce pauvre pays, à l'entrée de l'hiver ſur-tout ? A Bonn ? L'Electeur eſt homme d'eſprit, il n'aura pas été aſſez fou pour conſerver long-temps auprès de lui des gens qui ne doivent qu'à eux-mêmes le malheur qu'ils éprouvent.

éprouvent. En Espagne ? Les Espagnols, quoique fiers & jaloux de leur Noblesse vraie ou fausse, abhorrent ceux qui ont la lâcheté de méditer de sang-froid la destruction de leurs semblables. A Turin, votre dernier asyle ? Oui, cela pourroit bien être; car enfin, en quel pays trouver de plus jolie musique & de plus aimables vierges ?

D'EPRÉMENIL, (*d'un air de douleur*).

C'est leur faute ! Je leur avois bien dit que la plus grande sottise qu'ils pourroient faire, seroit de quitter Versailles, où l'amour aveugle qu'on a pour le Monarque, leur auroit servi d'égide contre la fureur de la multitude.

JUIGNÉ.

Ce que vous dites, M. d'Eprémenil, est très-vrai, & c'étoit le seul conseil utile que vous puissiez leur donner. Mais que voulez-vous ! Sçavez-vous bien qu'on est fort embarrassé, lorsqu'on a trompé son Roi, qu'on a voulu précipiter une Nation puissante au fond de l'abîme, qu'on est perdu de dettes & qu'on n'est pas trop disposé à bien faire ? Mais il faut espérer, mal-

gré tous leurs tors, qu'on les reverra un jour en France réparer par leur conduite, par des vertus peut-être, car les Bourbons sont susceptibles de remords, des erreurs qui leur coûtent d'autant plus cher, qu'ils devoient moins s'attendre à la hauteur de la chûte qu'ils ont faite.

Le Garde-Suisse.

Quant à moi, je ne m'opposerai pas à leur retour; au contraire, nous commençons déjà à nous appercevoir, nous autres Suisses, qu'ils ne donnent plus de repas.

Juigné, (*au Canon.*)

Messieurs du Palais - Royal, qui avez eu tant d'influence au moment de la révolution qui a fait de la France un Royaume absolument nouveau, je vous supplie de vouloir bien prier le Duc d'Orléans, à si juste titre l'Idole du Peuple & des honnêtes gens, qu'il intercede auprès de la Nation pour le retour de ses pauvres cousins, sur-tout pour les Ducs d'Angoulême, de Berry & d'Enghien, qui sont trop jeunes pour avoir participé aux affreux

complots tramés par la cabale infâme qui a fait exiler, le 12 Juillet dernier, le vertueux beau-pere *du Baron de Staël*, ce Miniſtre éclairé d'un Héros qui paroît vouloir marcher à grands pas ſur les traces de ceux de ſes ancêtres qui ont fait trembler l'ambitieuſe Maiſon d'Autriche, à laquelle il n'y auroit peut-être pas de danger d'ôter la Couronne Impériale, après la mort de Joſeph. Je vous en prie, Meſſieurs, au nom de la Ruſſie, que l'Europe n'eût pas dû voir s'emparer de la Crimée, malgré tous ſes beaux manifeſtes; au nom de la Turquie, qui a déjà prouvé, la campagne derniere, en Hongrie, qu'elle n'eſt rien moins que ſur le point d'être anéantie; au nom de la Pologne, qui pourroit devenir bien redoutable, ſi elle avoit une bonne conſtitution, & ſi le Peuple étoit libre, comme cela ne tardera pas à arriver; au nom de l'Angleterre, cette Puiſſance généreuſe qui a eu la grandeur d'ame de ne vouloir point ſe prêter à la trame ourdie & propoſée contre un de nos plus beaux Ports; au nom enfin du Stathouder, qui doit trembler comme le feu, que cinq cents mille François ne fondent ſur le Luxembourg & les Pays-Bas, & ne ſe joignent aux Patriotes Hollandois, dont le nombre n'eſt pas petit.

LE CITOYEN.

Et il n'a peut-être pas tort.

JUIGNÉ, (*au* Pater.)

LOUIS XVI, qui voulez réellement faire le bonheur de votre Peuple, que votre nom soit sanctifié; que votre regne soit plus long que celui de Louis-le-Grand, mais ne soyez jamais obligé d'offrir ce qu'il a présenté aux Députés de Gertruydemberg. Puisque vous ne desirez que le bien, que votre desir soit accompli; chose facile, puisque vos Ministres ont consenti à rendre compte de leur conduite à la Nation; ne vous opposez point à la punition des scélérats coupables du crime de leze-Nation, ce sont des monstres dignes du dernier supplice, puisqu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour vous faire perdre dans l'esprit du François; ce Peuple léger, à la vérité, mais bon, qui adore ses Princes lors même qu'ils sont ses fléaux; rendez votre estime à ceux d'entr'eux qui ont pris les armes; car, s'il faut l'avouer, vous leur devez cent mil-

ſions de revenu que vous euſſiez perdus, ſi Paris eût été réduit en poudre; choſe qui, peut-être, auroit fini par vous coûter tôt ou tard la vie, ou au moins le Trône; ſur-tout, que la tentation de redevenir deſpote ne vous reprenne point, de peur que les eſprits, une fois exaltés, ne ſe laſſent d'avoir un maître, qui dans le fond ne doit être que leur pere.

LE BRETON.

Quant à cela, mon parti eſt pris, ſi jamais je vois les Miniſtres tenter de nouvelles entrepriſes contre notre liberté.

JUIGNÉ.

Délivrez-nous, Seigneur, déſormais de tous les maux qu'entraîne depuis ſi long-temp le ſyſtême féodal.

LE CITOYEN.

Rien de ſi facile; il n'y a qu'à anéantir ſolemnellement pour toujours les mots de haute & baſſe Nobleſſe, haut & bas Clergé, de roture, & toutes ces diſtinctions honorifiques,

qui ne contribuent en rien réellement au bonheur de l'homme sage, mais qui choquent les personnes qui, nées avec de l'ame, considerent le néant des institutions humaines.

JUIGNÉ, (*avec feu.*)

J'y consens avec plaisir, & je prie le Ciel que cette réunion des trois Ordres, qui ne doivent plus en faire qu'un, soit exécutée de maniere que dorénavant, lorsqu'il s'agira d'élection de Représentants de l'Assemblée Nationale, on choisisse pour Membres tous ceux qui en seront jugés dignes, peu importe en quelle classe.

LE GARDE-FRANÇOISE, (*à part.*)

Que je me félicite de n'avoir pas tiré à Versailles !

JUIGNÉ, (*à l'Agnus Dei.*)

Seigneur, qui avez présidé d'une maniere si marquée à la conservation des Membres de l'Assemblée Nationale, continuez-nous votre protection toute-puissante.

Vertueux Monarque des François, qui avez daigné, le 17 Juillet dernier, vous confier à la générosité des Parisiens, accordez-leur l'honneur de garder dorénavant votre personne sacrée, qui sera d'ailleurs toujours environnée

de ses braves Gardes-Françoises, puisque ce sont eux qui composent la plus grande partie du beau Corps de la Garde Nationale Parisienne.

Sages Représentants de la Commune, continuez-nous vos soins, dont nous avons besoin plus que jamais, puisque c'est sur votre conduite, sur vos plans d'administration, que la plupart des grandes Villes du Royaume calqueront leur organisation de Municipalité.

LE CITOYEN.

Tranquillisez-vous, bon Pasteur, tout ira bien.

JUIGNÉ, (*frappant sa poitrine par trois fois, après avoir adoré l'Hostie.*)

La Constitution est quelque chose de si conséquent, que je n'ose pas espérer jouir du bonheur de la voir finir; d'ailleurs, je n'en suis pas digne; non, je ne le mérite pas; je ne le mérite pas. Cependant que la volonté divine soit faite.

(*Il fait le signe de la Croix.*)

MAURY, (*avec mépris.*)

Que ces Prélats sont impatientants, lorsqu'une fois on est parvenu à les convertir!

JUIGNÉ, (*ayant communié.*)

Seigneur, que puis-je faire pour être utile à ceux qui ſont les auteurs de l'heureuſe révolution qui nous rend le premier Peuple de l'Europe! J'aſſemblerai les veuves, les enfants de ceux qui ſont morts pour la cauſe publique, & je partagerai avec eux le bien dont je puis diſpoſer ſans faire tort aux autres pauvres.

LE CITOYEN.

Nous vous remercions, digne Archevêque; notre Auguſte Monarque va envoyer à l'Ecole Militaire & à Saint-Cyr les enfants des Héros tués à la conquête de la Baſtille.

JUIGNÉ, (*prenant le Calice & buvant.*)

Ah, je n'en attendois pas moins de ſon ame vraiment grande & généreuſe! Que Dieu le conſerve, & ſes auguſtes Enfants.

TOUT LE MONDE.

Oui, que Dieu le conſerve & ſes auguſtes Enfants!

FIN.

Chez GARNERY, & VOLLAND Libraire, quai des Auguſtins, n°. 25.

189